

Les enfants d'Y

R. Bostvironnois

R. Bostvironnois

Les Enfants d'Y

© R. Bostvironnois, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4140-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La poésie de la terre ne meurt jamais. John Keats

Le sol est froid. Sous elle, contre elle. Rien n'importe davantage. L'odeur de la terre. Elle a donné sa vie pour cela. Et elle recommencera, ailleurs, s'il le faut. Ailleurs, partout. C'est une question de survie.

1
« L'enfant »

12 Novembre 2055

La petite fille est derrière la haie de cyprès, sous les charmes, invisible à tous. Leurs grandes branches épaisses et lourdes de feuilles ont laissé libre, au sol, un petit carré d'herbe et de feuilles légèrement humides ; son refuge. La lumière qui le baigne est douce et change au gré des caprices des cimes des arbres. L'enfant respire, heureuse, l'odeur sucrée et terreuse de l'humus. Un sourire discret anime le visage fin de l'enfant. Elle est habillée d'une robe neuve aux manches longues qui enserrant doucement ses poignets fins avec de petits boutons violets, en forme de cœur. Le tissu parme -un velours léger- constellé de fleurs jaunes, s'étale tout autour d'elle. Seule la pointe d'une de ses semelles s'échappe du volant. Elle est agenouillée, elle a choisi de sacrifier la propreté de ses collants épais et foncés pour celle de sa robe neuve. En réalité, elle se fiche pas mal d'abîmer la tenue qu'elle a reçu la veille avec une joie sonore ; elle ne songe plus à rien d'autre qu'à l'objet devant elle. Son corps semble en arrêt, rythmé par le balancement méthodique qui s'opère sagement devant elle. L'instinct lui commande de garder ses distances ; ce qu'elle fait. Néanmoins, inexorablement, sa main avance, attirée par la beauté du collier. Elle voudrait le toucher et peut être même le garder avec elle ; si on lui donnait.

Au bout de la chaîne le pendentif n'en finit pas de la narguer et oscille, tel un métronome. Un observateur avisé noterait qu'il passe pourtant plus lentement lorsqu'il se situe à portée des mains de l'enfant. Mais celle-ci ne voit que sa magie lorsque la lumière d'Automne se faufile jusqu'à lui car, alors, des centaines de fils lumineux s'en détachent, perçant de toutes parts l'ombre des grands arbres sous lesquels elle s'est blottie. « Ses arbres », ceux qui protègent son nid, l'endroit où elle rêve, rit, respire enfin, à quelques mètres du sentier. Sa cachette. Tout le monde la connaît mais personne ne vient l'y déranger. Ce n'est pas une habitude normale dans ce monde. C'est étrange, et même inquiétant pour beaucoup. Un jour qu'elle s'engouffrait toute entière dans la haie qui masquait son abri une dame l'avait stoppée d'une main ferme. Lili était restée immobile, très droite devant la femme flanquée de deux jeunes enfants. Ceux-ci

l'encadraient sagement, l'un tenait sa main droite, l'autre, un peu gauche sur ses jambes, agrippait le revers de sa jupe qui descendait juste au-dessous du genou. C'était une de ses mères que Lili avait l'habitude de voir dans le parc. Une mère attentive sans doute. Elle avait averti gentiment l'enfant : « Il y a peut-être une vipère, un rongeur malade... et... Ta mère, dis-moi, où est-elle ? ». Lili, sans montrer son impatience, lui avait désignée avec bonheur une jeune femme à la robe fleurie. Celle-ci les observait en souriant, à quelques mètres à peine ; elle avait hoché la tête montrant par là qu'elle laissait la petite fille s'enfoncer sous les arbres. L'enfant, sentant que la mère de famille n'était toujours pas rassurée s'était sentie obligée de se justifier : « Il ne faut pas vous inquiéter madame, ici - son petit doigt désignant le bosquet- c'est chez moi, c'est le « havre de paix » que m'offre la nature ». Ces mots prononcés avec l'aplomb innocent de l'enfance avaient réussi à dégager l'ombre d'un sourire chez la femme, sans effacer pour autant sa moue mi-réprobatrice mi-condescendante qu'elle décocha de manière ostentatoire en direction du banc. Les deux enfants et leur mère avaient finalement repris leur chemin après s'être retournés une dernière fois visiblement ébahis de voir Lili rejoindre sans crainte son abri. Lili était devenue une curiosité pour tous ici car d'autres personnes l'avaient entendu exprimer son amour pour les arbres. Elle était pour tous « la petite fille aux arbres », car elle les aimait, disait-elle « d'amour ». Pour de vrai. Comme on peut aimer un être humain, un animal, ... Un être vivant. Car l'enfant n'a aucun doute ; les arbres vivent. Elle entend leur sève circuler ; jusqu'à la moindre petite feuille et foliole, elle sent leur énergie lorsqu'elle frôle leur écorce. Eux la devinent. Ils l'abritent et la protègent. Elle aime les toucher, caresser leur tronc rugueux, se coller contre eux de longues minutes, statique, à observer les veines des feuilles. Les mêmes que les lignes fines qu'elle décèle sous sa peau blanche. Sa fascination se lit dans ses dessins denses, aux tons ocres, marrons, noirs, saturés de toutes les nuances de vert imaginables. Des branches-bras s'y élancent vers le ciel tandis que les troncs s'enfoncent dans le sol, cheminant vers les entrailles de la terre avec d'épaisses racines enchevêtrées... Mais aujourd'hui, les arbres tout autour, malgré leurs bruissements furtifs et répétés, ne réussissent pas à la détourner du bijou féérique qu'une main étrangère orchestre devant elle. Elle suit fascinée l'un des faisceaux : à peine né il rejoint déjà la cime du plus grand arbre et se perd dans un coin de ciel que le mouvement d'une branche a dégagé. Elle reste la tête levée, à le chercher, au loin. Soudain l'enfant sursaute, surprise ; elle esquisse un mouvement de recul tout en frottant avec ses petits poings sa paupière fermée : un rayon de lumière a frappé ses yeux en ricochant sur le

pendentif. Mais la gêne passe rapidement ; elle revient à l'objet désiré. La femme face à elle profite de ce retour à la réalité et lui adresse un large sourire, en l'interpelant doucement : « Prends-le ! Il est pour toi »... « Pour moi ? » Se dit-elle. Elle trouve cela étrange, anormal. Sa vie lui a déjà donné l'occasion d'appréhender la nature humaine ; et elle a appris que les gens ne donnent pas « comme ça » ce qui leur appartient. Elle n'aime pas non plus la voix de la dame. Celle-ci parle avec calme mais il y a un « quelque chose » qui la met mal à l'aise et qui l'empêche de la regarder dans les yeux. Et la première chose qui la dérange est qu'elle soit là ! chez elle, « sans y être invitée ». Lili demeure silencieuse, sans esquisser le moindre geste ni mouvement d'humeur ; mais sa désapprobation est visible : ses dents sont serrées, ce qui fait saillir ses maxillaires pourtant ronds d'enfance accentuant ainsi le froncement rageur des sourcils. Vraiment, cela lui déplaît *beaucoup* qu'Elle soit là. Elle ne l'a pas vue arriver. Elle était tranquillement installée, à rêver au milieu de ses amis, quand un point lumineux est passé devant ses yeux, rebondissant de feuille en feuille. Elle l'a suivi sans quitter le nid qu'elle s'était construit. Devant, derrière, devant, derrière, en haut, en bas... Elle s'est amusée, pendant quelques minutes, puis, il a disparu. Immédiatement elle avait alors senti sa présence, non loin d'elle. Lili aurait dû sauter sur ses jambes et partir, mais elle ne l'a pas fait. Elle est chez elle au pied de ses arbres. C'est à cette dame de partir. Elle sait que Jeanne va la gronder, d'être restée ainsi près d'une inconnue. Elle lui dira tout bien-sûr, elle veut que Jeanne lui fasse confiance.

La lumière redevient plus dense autour d'elle et la détourne de nouveau de ses pensées. Elle semble réfléchir, hésiter, puis s'approche davantage. Juste un peu... Ses jambes se sont engourdies, cela lui fera du bien ; et elle verra mieux le pendentif. Elle se redresse et demeure fixe un instant ; elle sent le sang dans ses jambes endolories. Elle fait un petit pas ; un seul avant de s'asseoir en tailleur, sans se soucier de sa robe et sans regarder la dame. Seul compte le petit objet devant elle. Des reflets rosés se mettent immédiatement à danser sur la peau de son visage et de ses mains. Elle trouve cela si beau qu'elle étire encore davantage son bras droit, libérant ses genoux cachés sous sa robe. Un nouveau jeu débute. Elle capte sur sa paume, puis le revers de la main, ce qu'elle appelle pour elle-même de « petits morceaux de soleil ». Elle tourne et retourne ainsi sa main de plus en plus vite. La petite bouche s'ouvre de bonheur et d'étonnement. La femme, devant ce spectacle, émet alors un petit rire curieusement strident.

Lili se fige. Sa main demeure, hésitante, levée sous la lumière. « Non ! Non !

Rien ne va ! » pense-t-elle : la femme doit partir. Qu'elle lui donne enfin le cadeau promis, et la laisse jouer seule ! Mais cette dernière, comme pour répondre à l'inquiétude de Lili, avance légèrement le bijou. L'enfant pourtant méfiante regarde presque gourmande l'objet convoité. « La dame a le droit de rire... » décide-t-elle. Les petits doigts potelés se remettent alors à tourner autour du bijou, sans pour autant oser se refermer. La fillette continue d'observer en biais la silhouette de la dame qui tient le pendentif. Elle est penchée en avant, plus proche qu'elle ne l'était au début ; mais elle reste assez loin d'elle. Lili s'interroge. On lui reproche souvent d'être méfiante. Après tout rien n'explique vraiment qu'elle n'aime pas cette femme ! Celle-ci lui parle calmement, avec politesse, attention. Ses lèvres nues - « sans rouge-à-lèvres » remarque-t-elle - s'étirent à cet instant pour sourire. L'enfant demeure impassible et poursuit ostensiblement cette fois son étude, les sourcils exagérément plissés, pour montrer sa défiance. Elle ne lui paraît pas très âgée mais sa peau, tannée, est striée par des rides profondes, sur le front et autour des yeux. Sa mâchoire sèche, son cou maigre et le haut de son corps osseux accentuent la brutalité de ses traits. Rien n'adoucit par ailleurs son visage anguleux ; surtout pas ses yeux, marrons et étroits qui s'appuient sur un nez long et fin à l'arête très marquée. Elle n'est pas belle ; et elle ne cherche pas à l'être. Or, toutes les autres femmes, même âgées, qu'elle a vues dans ce quartier, sont toujours « tirées à quatre épingles » selon l'expression utilisée par Jeanne, expression que Lili a rapidement traduit par « habillées pour être vues ». Mais, celle-ci est différente. Ses vêtements sont simples et se résument à une très longue robe grise en coton épais qui s'arrête aux chevilles. Le col rond, bordé d'un liséré noir, est fermé par une boutonnière à la naissance du cou. Les longues manches sont fermées par un ruban noir noué avec soin. La tenue est terne, vieillotte.

La dame lui parle. Elle explique à Lili que ses jambes lui font mal, il faut qu'elle s'asseye. Elle lui demande si cela ne la dérange pas mais n'attend pas la réponse de la fillette pour s'accroupir, et - croit-elle que Lili ne le voit pas ? - avancer un peu. Lili grimace... Elle devrait lui dire ce qu'elle pense, qu'elle ne veut pas la voir ici, sous ses arbres ; mais on ne parle pas comme ça aux adultes. Elle aperçoit la pointe d'une chaussure en toile grise un peu élimée masquée jusque-là par la longueur de la robe. « Non, vraiment personne dans ce parc ne s'habille ainsi » songe-t-elle. Un effluve apaise -très brièvement les inquiétudes de Lili- l'odeur du savon à l'eau de Cologne ; comme sa mère, et Jeanne. Mais son cœur repart aussitôt. Le sentiment du danger s'est installé et ne la quitte pas.

Cette femme reste obstinément à côté d'elle à sourire, sans ciller. Elle lui est inconnue, elle est certaine de ne l'avoir jamais vue dans ce parc. Lili n'est arrivée que depuis cinq semaines mais toutes les mères et les nounous la connaissent, et, depuis ses refuges, l'enfant a consciencieusement identifié ceux qui peuplent son nouveau territoire. Cette dame lui est étrangère. Le visage de Lili se marque de nouveau d'une moue frondeuse. Elle veut rester seule, tranquillement ici ; dans son monde. Ce monde qui amuse les autres mères et enfants du parc et dont, malgré la bienveillance apparente, ils se moquent tous. Jeanne elle-même s'est déjà agacée plusieurs fois : « Ne raconte rien, ne dis rien. Ils ne comprennent pas. Et puis arrête de te mettre sous ses arbres... Tous les chiens y font leurs besoins ! » Peu importe : Lili continue d'aller où elle veut. Qu'il pleuve ou qu'il fasse un grand soleil, elle aime se cacher au milieu de la mousse, des feuilles mortes qu'elle froisse pour s'amuser, pour entendre le vent qui siffle. Elle aime aussi sentir le soleil qui tanne doucement sa peau lorsqu'elle revient s'asseoir près de Jeanne, dans l'herbe fraîche du parc... Jeanne... Un mystère pour Lili : elle est arrivée un jour, « comme ça », en disant calmement : « je suis une amie de ta maman et maintenant je m'occupe de toi » ; mais elle apprécie de vivre avec elle. Jeanne raconte des histoires le soir, elle cuisine des gâteaux, lui apprend à dessiner des arbres, des plantes, des oiseaux... Elle gâte Lili aussi : elles ont acheté de jolis vêtements, des tenues assorties dans de vrais magasins, et non des ateliers de recyclage, ... « Oui je suis d'accord, ces choses sont inutiles mais les autres ici iront davantage vers toi si tu t'habilles comme eux » avait-elle expliqué à Lili qui ne comprenait pas qu'on achète neuf. C'est vrai que son nouveau quartier ne ressemblait pas aux autres. Tout était soigné, les rues étaient propres, et il y avait des magasins qu'elle n'avait jamais vus : bijouteries, épiceries, et même des restaurants dans lesquels on pouvait rester assis et déjeuner ou diner, à table. Jeanne avait raison, elle était déjà assez différente à l'intérieur. Jeanne... Jeanne ne voudrait pas qu'elle prenne ce collier ! Alors, Lili fronce encore davantage les sourcils et retire sa main en disant fermement : « Non ». Elle commence en même temps à se redresser. À cet instant elle entend Jeanne qui l'appelle, inquiète : « Lili ! » ... « Lili ! sors de ta satanée cachette il faut rentrer ! ! » « Incroyable ! À chaque fois c'est pareil... C'est fatigant, tu ne comprends pas que ce n'est pas drôle ? ! » La petite fille redresse la tête et s'apprête à répondre mais une main qu'elle n'a pas vue arriver se pose brutalement sur sa bouche et son nez et étouffe son appel : « Je..... » tout juste a-t-on pu entendre un léger bruissement guttural. Lili cherche sa respiration et n'ose pas tenter de se défaire de l'emprise. Elle sait bien qu'elle